

MON FILM

15^{frs}

Burt LANCASTER
et Corinne CALVET
dans

LA CORDE DE SABLE

Film PARAMOUNT



LA CORDE DE SABLE

DANS quelques minutes, le navire allait accoster à Diamanstad. Déjà le personnel s'affairait et les passagers bouclaient leurs dernières valises. Mike Davis avait gagné le pont : son grand corps athlétique se détachait sur le ciel incandescent. Il s'épongea le front : décidément, il n'était plus habitué à cette chaleur ni à cette lumière!

Il se dirigea vers le capitaine, tandis qu'on descendait la passerelle :

— Vite, qu'on s'occupe de mes bagages. Je suis pressé!

L'interpellé avait visiblement bourlingué longtemps avant de commander ce cargo qui assurait le service de l'Afrique australe. Il se dérida quand il aperçut les billets que lui tendait Davis et héla aussitôt un porteur noir. Ce fut à ce moment que le commandant Fogel, de la police de la Société Diamantifère, posa sur la passerelle son pied chaussé de bottes éblouissantes. Il dévisagea Mike Davis et un sourire mauvais aminçit encore ses lèvres. Les deux hommes échangèrent un regard sans aménité et les mots lancés par le commandant Fogel renforcèrent cette impression :

— Comment, Mike Davis, vous êtes revenu ? Je croyais pourtant vous avoir averti qu'il serait plus prudent pour vous de ne jamais remettre les pieds à Diamanstad ?

Davis le toisa avec impertinence ; ainsi, il était toujours là ! Il avait vaguement espéré qu'entre temps il serait allé sévir ailleurs, cet aventurier sans envergure. Tant pis ; il continuerait de lui résister :

— Figuez-vous, commandant Fogel, que j'avais grand-peur de ne pas vous revoir. Je pensais que, peut-être, vous

étiez allé semer la terreur en d'autres territoires...

Fogel agita nerveusement sa cravache : il ne serait pas dit que ce garçon le bafouerait impunément :

— Non, monsieur Davis, répliqua-t-il, je vous ai attendu ! Une haine farouche assombrissait ses prunelles d'un gris d'acier. Davis continua de le braver :

— Et votre tunique bleue, commandant Fogel, vous savez ? Celle qui porte les traces de sang de toutes vos victimes ? M'attend-elle aussi ?

Fogel domina sa fureur :

— Enfin, que venez-vous f... ici ?

Mike Davis sourit : son secret, personne ne le saurait.

— Ça me regarde, fit-il posément, puis, se tournant vers le nègre : descends mes bagages.

Le porteur se dirigea vers la cale dont le panneau était tiré ; un filet en émergeait lentement qui amenait sur le pont les colis et les malles. Davis l'avait suivi tandis que Fogel, profitant d'un moment d'inattention, manœuvrait prestement un levier : aussitôt, l'énorme filet s'effondra sur le pont et

un cri de douleur domina le bruit des poulies et des palans. Contrairement à ce qu'avait espéré le commandant Fogel, ce ne fut pas Mike Davis qui s'écroula, mais le porteur noir. Sans rien laisser voir de sa déception, Fogel déclara d'une voix arrogante au capitaine atterré :

— Votre matériel ne vaut rien ! Incident fort regrettable. Dommage aussi pour vous, Mr. Davis : je parie que vous précieux instruments de chasse ont été endommagés...

Quel plaisir aurait éprouvé le jeune homme à cogner sur ce visage

LA CORDE DE SABLE

(Rope of Sand)

Réalisation de William DIETERLE.

Sujet et scénario de Walter DONIGER.

INTERPRÉTATION :

Mike Davis.....	Burt LANCASTER.
Commandant Fogel.....	Paul HENREID.
Martingale.....	Claude RAINS.
Tony.....	Peter LORRE.
D' Hunter.....	Sam JAFFE.
Suzanne Renaud.....	Corinne CALVET.
Un garde du corps.....	J. BROMFIELD.
Un garde du corps.....	M. MAZURKI.

Copyright 1949 Paramount Pictures Inc.

Production Hal WALLIS,

distribuée par les Films Paramount.

Récit de Marie-Hélène LECORDIER.





Martingale sé-journait fréquemment au Cap.

abject! Mais le moment n'était pas encore venu, il fallait attendre la patience ; il y avait déjà trois ans qu'il s'exerçait à cette vertu! Mais il ne put néanmoins s'empêcher de lui lancer :
— Salaud!

Il n'avait pas été dupe de la manœuvre du policier : un accident arrivé à Mike Davis aurait si bien arrangé Fogel! Un procès-verbal, une petite tombe en bordure du désert et tout aurait été dit.

L'injure avait fait revenir le commandant sur ses pas : comment, c'était ce proscrit, venu on ne savait d'où, qui s'était permis de le traiter de « salaud » ? Il fit tourner sa cravache entre ses doigts et en cingla les joues de Davis. Quand ce dernier voulut bondir et punir la brute, il était trop tard : des policiers entouraient leur chef et protégeaient sa retraite en pointant leurs mitraillettes vers la foule. Ainsi gagnèrent-ils en bon ordre l'auto-chenille qui les attendait sur le quai. Toutefois, Davis eut le temps de crier, tout en essayant le sang qui maculait son visage :

— Fogel, j'étais revenu sans intentions bien définies! Peut-être voulais-je oublier ce que j'avais enduré autrefois. A présent, je sais exactement ce que je veux, grâce à vous : je suis revenu pour prendre ce pour quoi j'ai déjà payé!

Fogel avait écouté sans broncher : ce n'étaient que de vulgaires menaces, il restait le plus fort, protégé par la toute-puissante Société Diamantifère! Il alluma négligemment une cigarette :

— Le prix a doublé depuis votre départ... Et quant à ma tunique bleue, je l'ai toujours! J'attends un prétexte pour m'en servir encore.

L'auto démarra dans un nuage de poussière. Tout le monde semblait soulagé par le départ de Fogel, sauf le malheureux noir, qu'on avait installé sur des cordages. Ses gémissements rappelleront Davis à la réalité. Il se pencha sur le blessé, fendit le pantalon de toile pour mettre au jour la blessure et, sortant de sa poche un flacon de whisky, en aspergea la plaie. L'homme se convulsa sous la douleur, puis ses traits se détendirent et il balbutia en anglais :

— Je vous remercie, monsieur.

Davis s'étonna que le noir parlât anglais ; un sourire souleva la lèvre du nègre :

— Je parle anglais, monsieur, mais pas avec tout le monde.

— C'est bien, fit le jeune homme, tu es discret, j'aurai justement besoin d'un boy dans ton genre, qui sache se taire souvent!

— Oui, m'sieur, je travaillerai pour vous...

— Eh bien! tu vas aller voir le D^r Hunter pour qu'il te soigne. Dis-lui que tu viens de la part de Mike Davis : il se souviendra du nom.

Le passager franchit la coupée à grandes enjambées : il foulait donc de nouveau la poussière de Diamanstad, cette ville impropitoyable où la soif de l'argent passe avant la recher-

che du bonheur, où le soleil est féroce autant que les gens qui la gouvernent.

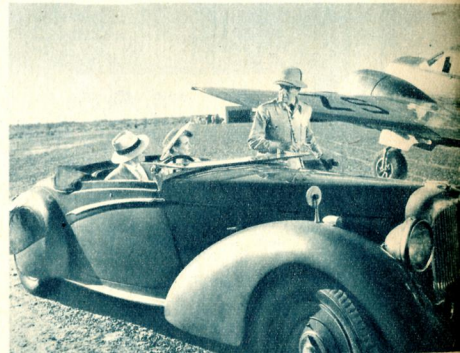
Pourquoi donc Mike Davis était-il revenu dans cet enfer ?

Martingale, le directeur général de la Société coloniale Diamantifère, éprouvait de temps en temps le besoin de se retirer dans une atmosphère civilisée ; alors, il quittait Diamanstad pour se réfugier au Cap et, particulièrement, au Club Persins, le plus sélect de la ville. Justement, les membres se réunissaient pour élire un nouveau candidat, et ce candidat était le commandant Fogel. Jusqu'à présent, la candidature du policier avait toujours été repoussée.

Martingale se leva : sous ses cheveux blancs, son regard pétillait de malice ; avec ce diable d'homme, on ne savait jamais s'il plaisantait ou parlait sérieusement! Il présenta le commandant Fogel en termes mesurés, signala que, bien que fils de colon allemand qui avait eu des malheurs, pour sa part, il n'avait jamais eu à se plaindre de lui. On passa au vote. L'élection devait se faire à l'unanimité et une seule boule noire dans l'urne suffisait à éliminer le candidat. Or cette fois, comme les précédentes, une boule noire y avait été déposée!

— Qui diable, murmura Martingale, peut s'opposer avec une telle obstination à l'entrée de Fogel chez nous ?

Mais quand tous les membres eurent quitté la pièce, Martingale fit sauter joyeusement la boule blanche qu'il avait conservée dans sa main. La sonnerie du téléphone interrompit son petit jeu : c'était justement Fogel qui était au bout du fil. Martingale simula la consternation pour annoncer cet « incompréhensible » échec. Fogel encaissa sans sourcilier et passa sans transition à un autre sujet : le retour de Mike Davis. Arthur Martingale se gâtait pensivement le menton. Pourquoi Mike était-il revenu ? En fait, il éprouvait



de la sympathie pour ce garçon que Fogel haïssait. Cela allait faire du sport! Martingale n'en était certes pas fâché.

— Ne faites rien avant mon retour, Paul, à moins que Mike Davis soit assez fou pour pénétrer dans la zone interdite. Je prends demain matin l'avion pour Diamanstad.

Martingale regagna son hôtel : il avait le temps de se raser avant le dîner et de passer un smoking pour aller au *Zimbaya*, le cabaret à la mode au Cap. Il se sentit tout guilleret quand il constata que, non loin de sa table, une jeune et aguicheante personne en robe de dentelle noire dinait seule. Qui était-ce ? Une entraîneuse ou une femme du monde ? Il n'osait la fixer avec trop d'insistance, quand il crut s'apercevoir qu'elle jouait des cils à son intention, ce qui le plongea dans un cruel embarras ! Il ne savait quelle attitude adopter lorsque le maître d'hôtel s'approcha de lui :

— Monsieur Martingale, le secrétaire de M. Parker vient de téléphoner de son bureau : il avait rendez-vous avec M^{lle} Suzanne Renaud, la fille d'un financier français ; comme il ne peut pas venir, il vous prie de bien vouloir lui tenir compagnie.

Le maître d'hôtel désignait la séduisante créature qui avait excité la curiosité de M. Martingale. C'était une aubaine dont il profita sur-le-champ en allant s'incliner devant la dineuse solitaire. M^{lle} Renaud lui permit de s'asseoir à ses côtés. En vérité, la conversation de Suzanne semblait très limitée. Elle se contentait de caresser son interlocuteur

Martingale présente Suzanne à Fogel.

de son profond regard et de secouer sa fauve chevelure! A minuit, Martingale lui proposa de la ramener à son hôtel, et l'on découvrit que tous deux logeaient dans le même palace.

Arrivé devant la porte de son appartement Martingale, estimant qu'il avait passé l'âge des folies, serait respectueusement la main de sa charmante compagne quand elle s'écria :

— J'ai oublié ma clef! Puis-je entrer chez vous, monsieur, pour demander au portier de me la monter?

* *

Même avec des cheveux blancs, un galant homme ne pouvait que répondre :

— Bien sûr, mademoiselle Renaud, entrez donc! Pendant que vous téléphonerez, je vous préparerai un cocktail.

Quand il eut soigneusement dosé les alcools et agité le shaker, Martingale se retourna. Il éprouva alors la plus violente surprise de sa vie : échevelée, la robe déchirée, la jeune femme ainsi arrangée personnifiait parfaitement l'innocente victime dont un satyre a voulu abuser! Mais Martingale était un fin renard : il ne laissa rien paraître de sa stupéfaction. Il s'assit dans un fauteuil, dévisagea posément la jeune femme et lui demanda avec beaucoup de calme :

— Que veut dire cette mise en scène?

— Que vous allez me donner cent livres sterling tout de suite ou bien j'ameute tout l'hôtel.

— Je n'y vois aucun inconvénient et, pour ma part, je suis disposé à contempler toute la nuit le spectacle que vous m'offrez...

— Oui, mais vous dépenserez plus de cent livres pour payer un avocat qui devra prouver que vous n'avez pas essayé d'abuser de moi... Sans compter que je peux toujours séduire le jury...



— Pourquoi restez-vous à Diamanstad? demandait Tony à Davis.

— Il me semble que vous possédez une extraordinaire expérience du monde malgré votre jeunesse? fit Martingale admiratif.

Le regard de Suzanne devint mélancolique :

— C'est vrai, j'ai appris beaucoup au contact des hommes. L'Allemand est brutal, le Français parle trop d'amour, l'Américain attend qu'on se jette à son cou...

— Et l'Anglais?

— Il paye...

Sur la table de nuit, la pendulette de voyage se mit à sonner. Les deux protagonistes réfléchissaient et une idée naquit alors dans l'esprit de Martingale — une idée qui lui parut très séduisante :

— Écoutez, ma petite fille : un proverbe de chez vous dit qu'on n'apprend pas aux vieux singes à faire la grimace. Lorsque je vous ai demandé la permission de m'asseoir à votre table, je savais parfaitement que vous n'étiez pas la fille d'un industriel français (il se vantait).

— Alors, j'ai gagné mes cent livres?

— Ne soyez pas si pressée... Je vous en offre cinq cents, à condition que vous m'obéissiez.

— Vous vous moquez de moi? fit la jeune femme, incertaine.

— Je ne me moque jamais des gens quand je parle affaires.

— Que faudra-t-il que je fasse?

Martingale écrasa sa cigarette dans le cendrier et déclara :

— Pas grand-chose... Poser une toute petite question à un homme que je vous désignerai... Lui demander d'une voix douce : « Mike chéri, où sont les diamants? » Vous avez assez de charme pour qu'il vous réponde...

Suzanne ne répliqua pas tout de suite : ce rôle d'indicatrice lui répugnait. Mais quoi, il y avait la note d'hôtel à payer et elle ne connaissait personne au Cap. Martingale avait détourné les yeux et attendait la réponse. Elle répara tant bien que mal le désordre de sa toilette et déclara d'une voix qui tremblait un peu :

— Ça va.

Martingale emplit enfin les deux verres :

— Buvez donc à votre mission! mademoiselle.

— Vous pouvez bien m'appeler Suzanne.

— Et vous, Fred!

Le pacte entre eux était scellé — un pacte qui pouvait être lourd de conséquences.

* *

Dès que l'avion atterrit à Diamanstad, Martingale aperçut immédiatement le commandant Fogel. Jamais ses bottes n'avaient été aussi étincelantes ni son casque aussi immaculé! La jeune française accompagnait le directeur, qui fit les présentations. L'officier claqua des talons. La beauté de Suzanne l'impressionnait visiblement. Elle jouait avec beaucoup de naturel son rôle de femme du monde : Fogel en oubliait presque son échec au Club! Martingale observait leur manège et en était satisfait : si Suzanne plaisait à Fogel, nul doute qu'elle n'attirât aussi l'attention de Mike!

Ce fut le soir même que la rencontre eut lieu.

Toute la journée, Mike avait erré dans les rues de Diamanstad; il avait retrouvé quelques figures de connaissance. Lorsqu'il s'était assis dans l'unique taverne de l'endroit, un petit bonhomme myope et courtaud, une de ces épaves humânes comme on en rencontre dans tous les lieux où l'on va chercher fortune, l'avait abordé. Tout de suite il s'était mis à discourir de façon intarissable :

— Pourquoi restez-vous à Diamanstad? Au fond, c'est parce que nous sommes, vous et moi, amoureux de cette ville! C'est parce que nous espérons, tous les deux, ramasser quelques-uns de ces petits cailloux, les plus durs que l'on connaisse, ceux qui ébrèchent tout et qui rien ne peut ébrécher... des diamants.

Davis ne l'écoutait pas, mais il tressaillait quand il vit la police s'approcher de son interlocuteur et l'entraîner. Le bonhomme avait crânement enfoncé son chapeau sur sa tête et emboîté le pas aux argousins. Il lança à Davis :

— A bientôt! Nous nous reverrons...

Mike allait quitter la taverne à son tour quand il vit entrer Martingale, qui se dirigea droit sur lui et s'écria d'un ton jovial :

— Tiens, Davis! Vous avez meilleure mine que la dernière fois que je vous ai vu! Suzanne, permettez-moi de vous présenter Mike Davis... M^{lle} Renaud, qui a été attirée

Le policier attendait Tony.





Fogel s'intéressait visiblement à Suzanne.

par l'irrésistible grandeur de l'Afrique!

Mike leva à peine les yeux sur la jeune femme, mais elle le dévisageait avec une curiosité passionnée : ainsi, c'était là l'homme pour qui elle devait jouer le rôle de Dalila! Beau garçon, un peu distraité, mais, bast, elle saurait bien le dégeler.

Entre les deux hommes, la conversation se poursuivait :

— Écoutez, Mike, disait Martingale, il paraît que vous auriez abandonné la chasse pour les diamants? Vous avez tort : je n'ai aucun grief contre vous et, si vous consentiez à me dire où se trouvent les diamants, je vous accorderais volontiers tous les visas pour mener ailleurs une vie normale.

La figure de Mike se renfrognait. On voulait lui arracher son secret : Fogel, par des menaces, Martingale, selon son habitude, par des paroles doucereuses! Il répondit froidement :

— Votre proposition vient trop tard, M. Martingale : un passeport et des visas, ça ne me suffit plus. Votre sadique policier m'a accueilli à coups de cravache... j'en ai oublié où se trouvent les diamants!

Mike jugea que l'entretien était terminé et se rassit pour commander un double whisky. Martingale entraîna Suzanne pour lui donner ses dernières instructions. Elle n'était décidément pas mécontente du travail dont on la chargeait : Mike lui plaisait, elle ferait tout pour le séduire. Quant à le trahir, c'était une autre question!

Cette taverne était le seul endroit où il était possible de faire semblant de s'amuser à Diamanstad : il était donc inévitable qu'on finit par s'y rencontrer et, en effet, Fogel ne tarda pas à faire irruption dans le local. Il adressa un salut discret à Suzanne et à Martingale. Celle-ci se pencha vers son compagnon :

— Votre Davis déteste Fogel — qui il lui rend bien?

— La seule chose à laquelle Fogel attache plus de prix qu'à sa maison — une merveilleuse maison, que vous devez voir — c'est l'espoir de tuer Mike Davis...

— Votre commandant est bien séduisant... Pourquoi ne l'invitez-vous pas à notre table? Ce serait votre intérêt : pour attirer le poisson, on se sert d'un autre poisson comme appât...

Martingale se mit à rire; il lui baisa la main et murmura :

— Bravo, vous êtes une fine mouche! Certes, mon plus cher espoir est que vous retrouviez les diamants... Mais aussi, le souvenir de ces deux hommes dressés l'un contre l'autre ragailardira mes vieux jours!

Se tournant vers Fogel, il le pria de venir à leur table.

Fogel avait tressailli de plaisir : la petite française représentait pour lui tout ce que le vrai monde peut produire de plus élégant, de plus distingué. Il prit place aux côtés du directeur après s'être incliné très bas devant Suzanne. Elle se désintéressa très vite de ses voisins, uniquement occupée à observer Davis. A la fin, elle se leva et se dirigea vers la table du jeune homme.

— Où va-t-elle? demanda Fogel avec inquiétude.

— Rejoindre Mike Davis. Elle saura lui faire dire où se trouvent les diamants, puisque vous, Paul, vous avez échoué.

Fogel baissa la tête : cet échec lui était encore plus cuisant que celui qu'il venait d'essuyer au Persins Club! Il se doutait bien que c'était à Martingale qu'il devait d'avoir été

encore blackboulé — mais il est des sentiments qu'il convient de dissimuler.

Cependant, Suzanne s'était installée en face de Mike : la partie s'avérait plus difficile qu'elle ne l'avait cru : il se méfiait des femmes, et plus encore quand elles étaient jolies.

— Je veux être votre allié, susurrat-elle. J'aime le courage, et vous, monsieur Davis, qu'aimez-vous?

— La franchise...

Il la soupçonnait donc déjà, alors qu'elle n'avait encore rien fait contre lui! Vexée, Suzanne quitta ce misogynie pour rejoindre Martingale, tandis que Davis se dirigeait vers les joueurs de poker. Fogel ne les avait pas quittés des yeux : la mine contrite de Suzanne ne lui avait pas échappé : le garçon n'avait pu que se conduire avec la dernière insolence. Il se leva, comme mù par un ressort et se planta devant Davis :

— Vous allez présenter des excuses à M^{lle} Renaud!

Davis ne s'arrêta même pas de battre les cartes :

— Allez-vous-en, salaud!



— Sortons.

— Fogel, vous voyez que je suis occupé à cette table de poker. Je vous propose une partie, voulez-vous?

Martingale s'était approché, lui aussi. Il sentait l'incendie couvrir et il en éprouvait une singulière jouissance. Il intervint doucement :

— Tenez, Mike Davis, je vous avance sept cent cinquante livres...

Et la partie commença. Tous les joueurs s'étaient retirés : eux aussi avaient compris qu'il s'agissait d'un enjeu beaucoup plus important que sept cent cinquante livres! Suzanne regardait, haletante. Épiant les cartes de Fogel, elle aurait voulu prévenir Mike quand il était imprudent de relancer. Martingale observait le manège et s'amusait beaucoup. Les joueurs n'échangeaient que de brèves paroles :

— Cartes?

— Trois.

— Je passe...

Puis, Fogel retenait difficilement sa joie :

— Quinte!

— À quelle hauteur?

— Au neuf.

— Trop bas, répliqua Mike : la mienne est au valet...

Fogel perdit déjà cinq cents livres. Il réclama d'une voix sèche :

— Donnez-moi un nouveau jeu de cartes! puis il doubla la mise.

Mike annonça :

— Battez mon flush...

— Avec plaisir, ricana triomphalement Fogel : full aux as.

Mike avait perdu : il ne lui restait plus un shilling. Pour Fogel, c'était plus qu'une victoire, c'était un signe : désormais, il allait gagner sur tous les tableaux! Comme il avait spontanément offert du champagne, Suzanne déclara :

— Je ne boirai pas de champagne ici.

— Il n'y a pas d'autre endroit à Diamanstad, fit Fogel désolé.

— Eh bien! nous le boirons chez vous. C'est l'occasion ou jamais de me faire voir votre maison.

Fogel eut peine à maîtriser sa joie : il en oublia Mike Davis, les diamants et Martingale au sourire sarcastique! Enfin, cette maison qu'il meublait amoureuxment depuis des années, une femme allait lui donner sa raison d'être!

* *

Mike resta longtemps après leur départ à caresser les cartes qui l'avaient trahi. Soudain, une aspérité du carton éveilla son attention. Il retourna la carte : c'était un as! Ce fut un trait de lumière : le policier avait triché. L'histoire aurait pu être drôle — mais, ce soir, Davis n'avait pas le sens de l'humour et d'un geste rageur il jeta les cartes sur la table. Il interpela Martingale qui n'avait pas encore quitté la salle de jeux :

— Dommage pour votre argent. Mais je vous le rendrai un jour ou l'autre.

Martingale sourit : qu'étaient sept cent cinquante livres,



Mike se tenait sur ses gardes.

Il fallut quelques secondes pour que Fogel retrouvât son sang-froid : ce fut assez pour que Davis s'empara du vase de Sèvres. Il le balançait négligemment au bout de son bras en prevenant son propriétaire :

— Si vous faites un pas, je le laisse tomber.
— Que voulez-vous ? demanda l'Allemand, pâle de rage.

— Ignorez-vous qu'un homme d'honneur ne marque pas les cartes d'un coup d'ongle ? Or c'est ce que vous avez fait sur le jeu avec lequel nous avons joué la dernière partie !

« Je ne pourrais en faire la preuve devant un tribunal, mais je pense que Martingale me croira et qu'il sera d'autant plus déçu qu'il s'agit de son argent.

— Son argent ne vous servira à rien.
— Justement vous vous trompez, cet argent me sera très utile. Allons, Fogel, donnez-moi les deux mille livres... ou sinon, tant pis pour le vase.

Que pouvait faire Fogel ? Il n'avait pas d'arme à portée de sa main — sans compter qu'il y aurait un témoin : il ne pourrait pas prétendre avoir tué Davis en état de légitime défense. Et puis, il y avait ce merveilleux vase ! Rageusement, il tendit les billets à Mike qui les empocha tranquillement. Et à Suzanne, qui s'était réfugiée dans un coin de la pièce, Davis cria :

— Venez, belle enfant, je vais vous ramener chez vous. A propos, Fogel, vous ne voudriez tout de même pas que M^{lle} Renaud rentre à pied ? Vous êtes trop galant homme pour cela. Donnez-moi donc les clefs de votre voiture.

Le policier obtempéra. Mike ouvrit la porte, puis regarda le vase qu'il tenait toujours à la main :

— Décidément, je n'apprécie pas la manière dont vous l'avez obtenu ! déclara-t-il finalement en le jetant par terre.

Tandis que Suzanne et Davis gagnaient rapidement la voiture, Fogel, furieux, se jetait sur une commode, saisissant un revolver et se précipitait à la suite des fugitifs.

Mais Mike avait prévu la réaction de Fogel. Aussi, au lieu de se diriger directement vers la voiture, s'était-il dissimulé dans l'encoignure de la porte. Quand son adversaire surgit, il lui fit un croc-en-jambe. Fogel trébucha et Davis en profita pour le désarmer.

Puis il monta dans la voiture, embraya et disparut dans la nuit. Ce ne fut que lorsque Suzanne se serra contre lui, en lui disant qu'elle avait froid, qu'il sembla s'apercevoir de la présence de la jeune femme à ses côtés.

— Écoutez, mademoiselle Renaud, je pense que vous croyez avoir affaire aux paisibles agents de police de Paris. Détrompez-vous : Fogel est d'un tout autre acabit. Avec lui on ne plaisante pas. Vous avez peut-être pu vous en rendre compte pendant le court moment que vous avez passé chez lui.

— C'est peut-être pour cela que j'ai souhaité du renfort. C'est alors que vous avez surgi. Merci d'être venu à mon secours.

Que signifiait ce brusque accès de reconnaissance ? Il fallait mettre les choses au point. Et tout de suite.

— Je ne suis pas venu pour vous. Vous vous trouviez là. Voilà tout.

— C'est vrai ? interrogea Suzanne, ulcérée au plus profond de son cœur.

Mike alors la regarda. Sous la lune, les cheveux de la jeune femme avaient pris des reflets d'argent. Ses yeux brillaient et ses lèvres apelaient le baiser. Soudain Mike éprouva le besoin

(Suite page 10.)



— Ignorez-vous qu'un homme d'honneur ne marque pas les cartes d'un coup d'ongle ? persifla Davis.

quand il s'agissait de récupérer des diamants qui valaient des millions !

La fureur de Mike ne faisait que croître : il sortit dans la nuit, serrant dans ses poings les cartes truquées qu'il avait repérées. Il marcha d'abord sans but et ce n'est qu'au bout de quelque temps qu'il s'aperçut qu'il avait pris machinalement le chemin conduisant à la maison du commandant de police.

Suzanne et Fogel n'avaient pas mis longtemps à franchir la distance qui séparait la taverne de la maison. En pénétrant dans le hall, elle avait manifesté une admiration qui n'était pas feinte :

— Une pareille maison ne se trouverait pas à cent lieues à la ronde !

— A mille lieues, voulez-vous dire ? Il n'y manquait qu'une adorable présence.

État-ce l'effet du champagne ? Fogel s'attendrissait. Il s'approcha de la jeune femme pour lui caresser le bras, et la carresse remonta du coude jusqu'à l'épaule. Suzanne frissonna : elle n'avait pas du tout envie de se laisser embrasser par cet homme ! Pour faire diversion, elle souleva un vase splendide. Fogel l'en débarrassa d'un geste plein de douceur : on aurait pu croire qu'il maniait une relique :

— Oui, fit-il songeur, c'est une véritable pièce de musée. J'ai mis sept ans pour l'avoir. J'ai su attendre mon heure : je sais toujours attendre mon heure ! En 1942, j'ai su par des amis qui séjournaient en France que la sœur du propriétaire de ce vase était détenue en Allemagne : j'ai proposé la sœur en échange du vase : il a accepté.

Le commandant éclata d'un gros rire et Suzanne se mit à le détester. Elle regrettrait de l'avoir accompagné, elle haïssait le son de sa voix et cette haleine chaude de désir qu'elle sentait sur son cou. Mais elle n'avait aucun moyen de fuir : la maison était perdue dans le désert. Si elle criait, personne ne l'entendrait... Déjà Fogel la serrait dans ses bras, ses lèvres cherchaient les siennes... A ce moment précis un bruit violent les fit sursauter. Mike était sur le seuil de la porte.

— Excusez-moi de vous interrompre, mais j'ai vu de la lumière et je me suis permis d'entrer.

Roger

sa carrière e
Confidence recueillie

Dans sa loge du théâtre des Mathurins, Roger Pigaut s'habille en silence. Très simplement, il me raconte, il vous raconte l'essentiel de sa vie.

— Il semblait que j'étais destiné à devenir instituteur, quand mon échec à l'examen d'entrée à l'École normale me cahota jusqu'aux chemins de fer. J'avais dix-sept ans et un tempérament fort indépendant. Je suis resté neuf mois dans mon premier emploi et je suis parti...

— Où ?

— Dans la nature ! Je réfléchissais sur le chemin que j'allais bien pouvoir prendre. En attendant, j'écrivais... Puis des amis me conseillèrent d'attendre chez Raymond Rouleau. J'y suis donc allé ; nous étions beaucoup ; c'était à la fin de 1938. Quelle figure faisais-je, parmi tout ce beau monde ? Fallait-il seulement espérer ? Je vous avoue que je n'y croyais pas.

— Et cependant vous avez été reçu ?

— A ma grande stupefaction. Mais je continuais de ne pas y croire. Raymond Rouleau me remit entre les mains de Gabrielle Fontan, qui était sa répétitrice, une charmante femme. C'est à son cours que je me suis dégrossi. Et j'y ai rencontré Serge Reggiani. Ah ! celui-là, il a la « bosse », c'est un des « purs » du métier. Il a tout de suite été un excellent ami pour moi. Et il m'encourageait.

— Vous étiez donc si pessimiste ?

— Il est difficile de ne pas l'être, en ce monde ; mais à force d'application j'ai perdu un accent parisien très accentué, très gênant, et je suis entré au Conservatoire en 1939.

— Tout allait très bien, pour vous...

— Vous oubliez la mobilisation ! En 1940, je me suis trouvé à Toulouse complètement livré à moi-même, c'est-à-dire à de bien pauvres moyens.

— Vous aviez votre courage !

— J'en ai usé, je le crois. Je me suis bien battu contre la misère ; j'ai fait tous les métiers honnêtes et, entre autres, j'ai vendu des journaux... C'est en criant la *Liberté du Sud-Ouest* ou quelque « canard » de ce genre-là que j'ai été repêché par des gens de la Radiodiffusion française qui m'avaient reconnu. J'ai suivi la radio à Marseille et, en 1941, je partis faire une tournée avec des camarades. C'est à Cannes que nous avons présenté notre répertoire : *Le Cid* et *Les Hauts de Hurlevent*. Quel rôle, quel personnage !

— Où sont les hommes capables, de nos jours, d'aimer la même femme jusqu'à leur mort, comme ce royal bandit ?

— Il y avait beaucoup de monde, sur la côte, à ce moment-là. Ma tournée fut fructueuse. Nous la portâmes, ou elle nous entraîna, à travers une cinquantaine de villes.

— Et, de ville en ville, arrivons-nous jusqu'en 1942 ?

— Précisément. Et à la rentrée à Paris, ainsi qu'aux réalisations importantes.

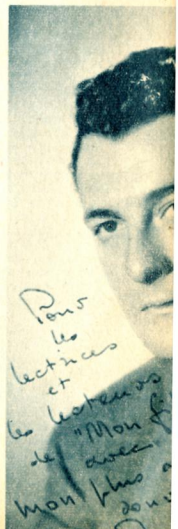
GRACE AUX AINÉS

Roger Pigaut se poudre derrière son dos.

— Je vous dérange ?

— Non, non !

Un récent portra



Réalisation d'une scène d'intérieur de *L'Aventure vient de la mer*. (Photo Paramount.)

Entre nous

(Suite de la page 2.)

stuisse de 1937, donnée n° 218, p. 8. — Quant à *Rosina la Billarde*, film tchèque de 1945, son interprétation était la suivante : Marie Glazova (Rozina), Ladislav Bohac (Nicolò, verrier italien), Zdenek Stepanek, Frantizek Krenzman (Karl), Jan Pivok et Sasa Kasloff. — Distribution de *Troubles au Texas*, film américain de 1942 : Kay Corrigan (Corrigan), A. Terhune (Alibi) et Duster Kim. — Il n'existe qu'un film intitulé *Les Indomptés*, film américain réalisé en 1946 et dont le titre original est *Renegades*. J'en ai donné la distribution n° 168, p. 2. Celle qui figure n° 159, p. 9, résulte d'une confusion de titres, je l'ai déjà dit.

Mission à Tanger. Les Femmes sont folles et Mêmes-vous des blondes.

BRRR ! V'LA L'HIVER. — Ouf, Gisèle Pascal et Jean Desailly chantent eux-mêmes dans *Éronique* (1949), film dont la distribution est la suivante : Gisèle Pascal (Estelle), Jean Desailly (Florestan), Marina Hotine (Véronique), Jean Marchat (le baron), Noël Roquevert (Joseph), Armand (Loustot), Pierre Bertin (Copeman), Milla Parély (M^{me} Coqueux) avec Denis d'Inès, Arthur Devère, Max Dauban et Témeron. — Les artistes qui sont mentionnés dans cet annuaire désirent probablement y figurer... et ceux qui n'y figurent pas ont le désir contraire.

MATHURIN POPEYE. — Charles Trenet (Notter) est né à Narbonne le 6 mai 1913. Célibataire. Cheveux blancs, yeux bleus, 1 m 50. Il réside à Paris. On l'a vu à l'écran dans : *La Route enchantée*, *Je chante*, *La Romance de Paris*, *Frédéric*, *Alexis Léonard* et *Cavalcade des heures*. Nous lui transmettrons votre lettre affranchie à 15 francs.

CRICRI ET M. — Il n'existe qu'un film *Ben-Hur*, dont j'ai donné la distribution n° 119, p. 9 et n° 132, p. 2. Il a été réalisé en 1925. C'était, à l'origine, film muet, sonorisé plus tard, lors de sa réédition.

MAC NAB. — Le pseudo à la fin de la lettre, s. v. p. — Distribution de *Soldat Boum*, film suédois de 1948 : Nils Poppe (Boum), Inga Landog (Agnès), et des artistes scandinaves inconnus en France. — Je n'ai aucun renseignements sur ces artistes et ne puis leur transmettre de lettre. Tous mes regrets...

UN DUR DE MONTELLIER. — Dinan est Parisien, marié, né en 1905. Après avoir fait beaucoup de théâtre et joué des revues, il tourne des films de plus en plus nombreux, parmi lesquels : *Les Aventures de Casanova*, *Le Diamant de Saint-James*, *Cité de l'Espérance*, *Le Colonel Durand*, *Scandale*, *L'Ange rouge*, *L'Homme aux mains d'argile*, *Drame au Val d'Hié*, *La Dernière heure*, édition spéciale, *Le Voyageur inattendu*, *Envoi de Fleurs*, *Hauts de mer*, *L'Ingénue libertine*, *Le Rêve sans loi*, *Son épouse et Piquette*, *Saint-Germain des-Près*. — Distribution de *Tokio Joe* (1949) : Humphrey Bogart (Joe Barrett), Florence Marly (Trina), Alexander Knox (Mark Landis), Sessue Hayakawa (Kimura), avec Jérôme Courtyland, G. Jones et T. Sado. — Distribution du *Judicier de la Sierra* (1948) : Rod Cameron (John Sands), Cathy Downs (Dusty Stewart), Reed Halloway (Matt Carson), Anne Gowanne (June O'Carroll).

UN COUP DE ROUGE. — Raymond Rouleau, né à Bruxelles en 1904, est marié à Françoise Lugagne et père de trois enfants. Il vit à Neuilly avec sa famille. Principaux films : *Madame Tataïeva*, *Le Diel*, *Condit*, *Dernier acte*, *Mam'zelle Bonaparte*, *L'Honnête Coquette*, *Fallait-il*, *Le Comble idéal*, *Dernier refuge*, *Veriges*. Le titre de M^{me} Clapain, *L'Aventure* est un coin de la vie... Une grande fille toute simple, L'Inconnu d'un soir,

DÉDÉ TABOUR. — Esther Williams répond — on fait répondre — comme la plupart des vedettes américaines. — Mariée à Ben Gage, chanteur à la radio américaine, qui est son second mari et dont elle a deux enfants. Elle a un treute ans en août dernier.

GISELE. — Merci de votre gentille lettre. Je signale volontiers que vous avez reçu une réponse de Georges Guétary, que de nombreuses admiratrices, en effet, accusent de ne pas répondre. Sans doute manquent-elles de la patience que vous avez eue à attendre la photo de votre héros, qui, en effet, étant donné son long séjour en Amérique, a dû avoir quelque peine à mettre son courrier à jour !

M. ALBERT MAINFROI. — Relisez ma réponse à **GISELE** et ne perdez pas patience. Deux mois de silence ne parlent pas parfaitement compréhensibles de la part de Georges Guétary. Si ce silence persiste, envoyez une nouvelle lettre à l'artiste, qui est maintenant à nouveau en France. Il n'y a aucune raison pour que Georges Guétary se désintéresse d'un groupement de ses admirateurs. Quoi qu'il advienne, vous devez maintenant une réponse personnelle à chacun de vos adhérents qui vous ont envoyé un timbre.

UN COUP DE ROUGE. — Raymond Rouleau, né à Bruxelles en 1904, est marié à Françoise Lugagne et père de trois enfants. Il vit à Neuilly avec sa famille. Principaux films : *Madame Tataïeva*, *Le Diel*, *Condit*, *Dernier acte*, *Mam'zelle Bonaparte*, *L'Honnête Coquette*, *Fallait-il*, *Le Comble idéal*, *Dernier refuge*, *Veriges*. Le titre de M^{me} Clapain, *L'Aventure* est un coin de la vie... Une grande fille toute simple, L'Inconnu d'un soir,

Pigaut

ses voyages.

par **Paule MARGUY.**

— Alors, continuez, voulez-vous ?
— J'ai eu encore la chance de rencontrer Marcel Achard. Il suit me persuader que je pouvais faire une carrière au cinéma. Il a été un parrain comme on en rencontre rarement. Puis ce fut Renéé Saint-Cyr, qui tournait *Retour de Flamme*. Les grandes vedettes masculines n'étaient pas libres. J'en ai profité. Puis j'ai été engagé pour *Douce*. J'avais, dans ce film, un rôle merveilleux, qui convenait extraordinairement au garçon maladroite que j'étais à cette époque.

— Vous vous reniez tout le temps...
— Non. Je n'ignore pas que j'ai dû apprendre mon métier en le pratiquant. En 1943, je fus engagé pour *Premier de Cordée*. Mais je fis une chute assez grave pour que mon rôle ait été repris par André Le Gall. Nous avons été liés par cet accident.

— Il y eut ensuite *Sortilèges*, n'est-ce pas ?
— Et un très beau voyage en Amérique du Sud, dont nous reparlons. Enfin, la libération et toute la suite des films d'après-guerre, dont *Les chevaliers sans éperons*, qui n'est jamais sorti, mais qui m'a permis de faire un splendide, un inoubliable séjour au « pays bleu ».

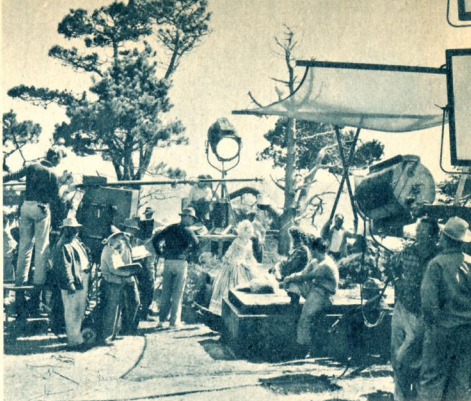
— Nom à faire rêver ! Qu'appellez-vous le « pays bleu » ?
— La Mauritanie.
— Et pourquoi est-elle ainsi nommée ?
— Parce que les Maures sont riches de bleu. Un bleu qui passe par toutes les nuances. Là-bas, ils forment le cycle du bleu depuis le blanc jusqu'à l'indigo. Les Mauresques gardent leurs vêtements jusqu'à ce qu'ils aient déteint sur leur peau qui devient bleue, et leur beauté incroyable, vue à travers ce fard, dans ce cadre si beau, vous prend comme tout ce qui est étrange.

de Roger PIGAUT.

(Photo Harcourt.)

« Nous arrivons aux films qui, eux, ont vu le jour : *Nuit d'alerte*, *L'Invité de la onzième heure*, *La Rose de la Mer*, avec Ledoux, qui me convia ensuite à cette tournée théâtrale à laquelle j'ai déjà fait allusion : le deuxième voyage enchanté. Les agréments du bateau ; la baie de Rio, inoubliable ; le Brésil, l'Argentine, le Pérou. Au retour, *Antoine et Antoinette*, avec Jacques Becker, qui sait rendre le travail agréable, qui est un ami pour tout son personnel. On m'avait câblé mon engagement du Pérou. Ma place était retenue de Rio pour le 5 octobre, et je ne devais pas manquer l'avion sous menace de complications innuées. Après des péripéties d'ailleurs passionnantes, je suis arrivé le 4 octobre à Rio, à six heures et quart, à Air-France, où mon billet allait être renvoyé. Ce retour s'est effectué avec sept avions différents, dit « avions taxis ».

— Les taxis de l'air.
— À ma grande satisfaction, *Antoine et Antoinette* a obtenu le grand prix du Festival de Cannes.
— Les projets ?
— Je vais jouer une pièce écrite par Odette Joyeux : *Le château de campagne*. Et maintenant, je vous vais venir, vous allez me questionner sur ma vie personnelle. Je vous préviens...
— À qui sont ces enfants ?
— A moi : un fils et une fille. Oui, je suis marié, mais je vous en conjure, ici tout le rideau...



Prise de vues en extérieur pour *L'Aventure vient de la mer*.

(Photo Paramount.)

Entre nous

(Suite de la page 8.)

M^{me} MICKAËLE REIMS. — Ray Milland, né le 3 janvier 1908, a les cheveux châtain foncé, les yeux bleus et mesure 1'83. Liste de ses films déjà donnée. Nous lui transmettrons votre lettre affranchie à 25 francs. Si vous lui demandez l'envoi d'une photo, mettez dans la lettre 40 francs en coupons-réponse internationaux (que vous achèterez au bureau de poste).

NÉGUS DE SYRIE. — Distribution de *Un fic (1945)* donne n° 114, p. 8. — Liliane Bert, née à Paris le 21 novembre 1922, est célibataire, a les yeux marron foncé, les cheveux blonds et mesure 1'62. — Films d'Yves Deniaud : *Les Gens du village*, *Dominio*, *Fou Nicolas*, *Cécile est morte*, *Le Comte de Monte-Cristo*, *La Colère des Dieux*, *Pas si bête*, *Fantomas*, *L'Idole*, *Le Signal rouge*, *La Bataille du Jex*, *L'Arme volante*, *Barry*, *Fantomas contre Fantomas*, *Les Amants de Vézère*, *L'Héroïque M. Boniface*, *Montezieur*, *On demande un assassin*, *Millionnaires au jour le jour*, *Le 89 prend des vacances*, *Au P'tit Zouave*, *Les Femmes sont jolies*, *Un Homme marche dans la ville*, *La Peau d'un homme*, *La Rose rouge*, *La Roi des Camelots*.

KARTHALA. — Nous ne publions pas *Jeanne d'Arc*. — Odette Joyeux, divorcée de Pierre Brasseur (un fils, né en 1937), est remarquée depuis 1946 au chef-opérateur Philippe Agostini. Elle est née à Paris le 5 décembre 1917, a les cheveux bruns, les yeux marron foncé et mesure 1'64. — Massimo Girotti, né à Martre (Mantova, Italie) en 1914, est marié à une Italienne et père d'une petite fille.

INSATIABLE ASMIÉRIQUE. — J'ai lu votre lettre avec sympathie. Les détails de mise en pages auxquels vous faites allusion dépendent d'exigences techniques trop compliquées pour être exposées ici. Quant aux films de votre actrice favorite, nous n'avons pas pu, à l'exception des deux que vous possédez, en acquérir les droits. Nous espérons, prochainement, être plus heureux.

LE CAMÉRISTE.

LECTEUR recherche les numéros suivants de « Mon Film », en bon état : 1 à 12, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 23 à 26, 31 à 53-55, 56, 60, 66. Écrire à M. Adrien Schlosser, faubourg Laurent, 12, rue Cambetta, Périgueux (département d'Oran) Algérie.

LECTEUR recherche les numéros suivants de « Mon Film » : 1 à 57, 62, 67, 71, 72, 75, 76, 80, 81, 96. Écrire à M. Georges Labrousse, 3, rue Georges-Vacher, Périgueux (Dordogne).

LECTEUR recherche le n° 58 de « Mon Film » Écrire à M. Roger Lamy, à Serranville (Haute-Saône).

LECTEUR recherche les numéros suivants de « Mon Film », en bon état :

1, 2, 3, 4, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 19, 20, 22, 24. Écrire à M. Antoine di Liberto, 68, rue Bab-el-Khadra, Tunis (Tunis).

LECTEUR recherche les numéros suivants de « Mon Film » : 1 à 57, 61, 62, 67, 69, 70, 90, 104, 106, 108, 109, 120, 116, en bon état. Écrire à M. Benou Mustapha, B. P. n° 35, à Nemours (Oran), Algérie.

LECTEUR recherche les n° 14, 16, 17, 18, 21, 22, 24, 27, 28, 31, 33, 35, 36, 37, 38 de « Mon Film ». Faire offre à M. Roger Audouin, rue Porte-Guinefolles, Beaupréau (M.-et-L.).

LECTEUR recherche les n° 9, 15, 22 et 21 de « Mon Film », en bon état, frais de poste et d'expédition à sa charge. Écrire à M. Serge d'Halluin, 54, rue des Nations, Lille (Nord).

LECTEUR recherche les n° 15 et 16 de « Mon Film ». Faire offre : M. Marcel Dumas, 191, Beaulieu, par Rochela-Molière (Loire).

LECTEUR recherche les n° 26 et 30 de « Mon Film », en bon état, prix fixé par l'expéditeur. Écrire à M. Dominique Dufay, 25, rue Charles-Nodier, Besançon (Doubs).

NEZ PARFAIT
LE RECICHIATEUR BRIVITE,
qui ne fait pas de nez, mais qui
vous les nez disgraciés.
RECIHIATEUR AMERICAIN
N° 1 à ANNAMASSI rue S...

POURQUOI ne réussirez-vous pas ?
Demandez au Professeur ANDRIEU (service de la rue des Belles-Quêtes, 7 O T U S B E, une analyse détaillée de vos caractéristiques (amour, affaires, etc.). Joignez date naissance, envoyez (insérer avec 3 francs en T.P. pour frais. Total : 150 francs. MAIS N'ÉVOYEZ PAS D'ARGENT. Paiement seulement à la livraison.

GRANDIR
ANDRÉ JAMBER-BUSTE, 1, rue de la République, 101, MOULINS
L'ÉTÉ - C'EST EN P...
L'ÉTÉ - C'EST EN P...
L'ÉTÉ - C'EST EN P...
L'ÉTÉ - C'EST EN P...

Apprenez à DANSER
Seul, en quelques heures, dans un voyage et classé dans les Not...
RIVIERA-DANSES
rue Pastorelli, M...

(Suite
de la
page 7.)

de pouvoir aimer sans danger, de serrer un corps cher contre lui. Suzanne s'aperçut du changement qui venait de survenir chez son compagnon. Elle proposa :

— Ne voulez-vous pas que nous nous arrêtions un peu ? J'aimerais bien vous parler. Je m'intéresse à vous. Plus que vous ne le croyez.

Mike freina. Et tous deux allèrent s'asseoir sur le sable fin à quelques pas de la piste.

Ils restèrent longtemps côte à côte. Suzanne, enfin, s'appuya sur son coude et, regardant son ami, lui dit tendrement :

— D'où vient cette cicatrice ?

Cette question réveilla les soupçons latents de Mike. Il n'admettait pas qu'on voudrît connaître son passé :

— En quoi cela t'intéresse-t-il ?

— Tu n'as donc pas compris que tout ce qui te concerne m'intéresse ? Je veux être ton amie. Crois-moi, je suis sincère.

Alors Mike parla. Il raconta à Suzanne ce qui s'était passé trois ans auparavant à Diamanstad. Il était à cette époque



Davis soudoyait
Thompson.

de la Société coloniale Diamantifère. C'est pourquoi il avait été chargé d'emmenier un client, un certain Ingram, assez loin dans le désert afin d'y chasser le lion. La nuit était venue, et ils n'avaient rencontré aucun fauve. Mike ne se sentait pas à l'aise, car son compagnon lui déplaçait. Il n'était plus question pour eux de continuer à avancer. Ils étaient arrivés tout près de la zone interdite et la police défendait formellement qu'on s'en approchât. Ils s'arrêtèrent donc et allumèrent un feu de camp, parce que les nuits sont fraîches dans le désert.

— Le lendemain, continua Mike après avoir marqué un temps de pause comme si les mots qu'il prononçait le faisaient souffrir, quand je m'éveillais, Ingram avait disparu. En voyant qu'il avait emmené avec lui le meilleur de nos deux chevaux, je compris qu'il s'était aventuré seul dans la zone interdite. Je suivis les traces qu'il avait laissées dans le sable et au bout d'une marche si pénible qu'il me serait impossible d'en évaluer la durée, je retrouvai Ingram, gisant à demi mort. Lorsque je le touchai, il se mit à balbutier des mots inintelligibles et à gratter la terre avec avidité. La soif l'avait rendu fou ! Je me penchai vers lui, et c'est alors que je vis le fabuleux trésor : des diamants énormes, tellement serrés les uns contre les autres qu'on ne parvenait pas à les compter. Je ne les pris pas tout de suite. Je me contentai de refermer le trou creusé par Ingram et de repérer exactement l'endroit. Puis je chargeai le moribond sur mes épaules et le repartis. J'avais perdu mon casque. J'avancais comme un émérité. Enfin, je m'écroulais. Or les souffrances que j'avais endurées pendant cette journée n'étaient rien en comparaison de celles qui m'attendaient. Car nous fûmes, Ingram et moi, retrouvés par la police et ramenés à Diamanstad. Là Fogel tenta de nous faire parler. Ingram mourut presque tout de suite, en laissant échapper de sa main un diamant gros comme un œuf. Quant à moi, sous les coups de fouet du commandant, mon corps ne fut bientôt plus qu'une immense blessure. Mon esprit ne fonctionnait plus, ma langue ne remuait plus...

Sans les soins du D^r Hunter, je serais mort... Une torture de ce genre, ça ne s'oublie pas. Je n'ai pas parlé jadis, je ne parlerai pas davantage à présent. Mais, maintenant, je veux les diamants en plus : j'ai payé d'avance pour les avoir. Si je



me résignais, c'est que je serais ou malade ou irrémédiablement pourri.

— Je t'en supplie, Mike, renonces-y. Martingale te défend pour le moment, mais je ne crois pas qu'il pourra contenir encore longtemps la haine de Fogel. Fais donc ce qu'il te demande.

Mais ni les arguments pourtant raisonnables de Suzanne, ni l'amour qu'elle lui avait témoigné n'étaient assez forts pour que Mike renonçât à son projet.

Ce fut le lendemain que l'occasion se présenta à lui sous les traits d'un jeune chauffeur de la police, nommé Thompson. Il eut vite fait de lier conversation avec ce Thompson en s'asseyant près de lui dans l'unique taverne de Diamanstad.

— Venez donc faire un petit tour avec moi, demanda Mike au bout de quelques instants, je crois que je puis vous faire une proposition intéressante. Si notre affaire réussit, vous pourriez peut-être abandonner votre fichu métier où vous vous brûlez les yeux sans espoir de jamais améliorer votre sort.

Tandis que les deux hommes arpenaient les rues sablonneuses de la ville, sans se douter qu'on les espionnait, une grande soirée se déroulait chez Martingale. Naturellement Fogel était parmi les invités et Suzanne jouait la jeune fille de la maison en essayant de cacher l'anxiété qu'elle éprouvait au sujet de Mike. Heureusement, parmi les indifférents qui l'accablaient de compliments se trouvait le fameux D^r Hunter qui, justement, avait sauvé Davis. Elle l'emmena à l'écart pour lui parler de son ami.

Fogel qui, depuis son arrivée, observait la jeune femme, ne lui en laissa pas le temps. Sans vergogne, il vint la relancer :

— Mademoiselle Renaud, puis-je vous parler quelques instants ?

— Je regrette, fit Suzanne avec hauteur, pas maintenant.

— C'est important, répliqua-t-il en l'entraînant malgré elle au fond du jardin. J'ai eu tort hier de me permettre quelques privautés, mais, voyez-vous, depuis que vous m'êtes apparue sur l'aérodrome, j'ai senti que vous étiez la femme qu'il fallait que j'épouse. Voulez-vous, Suzanne ?

La française recula de quelques pas et dit sans regarder Fogel :

— Je regrette, commandant, ma réponse est « non ».

— Je ne vous plais pas ?

Le ton de Fogel s'était fait plus brutal. En même temps, il avait saisit les poignets de Suzanne pour l'obliger à répondre.

— Laissez-moi. Je ne me sens pas attirée vers vous. Mais laissez-moi donc. Vous me faites mal. Mike Davis a raison. Vous êtes une brute !

C'était donc encore ce sinistre aventurier qui allait être la cause de ses déboires amoureux. Cette fois, c'en était trop ! — Votre ami Davis n'aura plus longtemps le loisir de vous dire ce qu'il pense des gens, menaça Fogel.

Déjà il s'éloignait lorsqu'il s'entendit héler. En quelques enjambées il fut près de l'homme qu'il avait chargé de surveiller Davis. Son agent lui expliqua rapidement la conversation qu'il avait surprise entre Mike et Thompson. A dix heures du soir, le premier attaquerait le second qui se laisserait faire puisqu'ils étaient d'accord. Ensuite Davis s'emparerait du half-track et essaierait de franchir la barrière. Fogel se frotta les mains : cette fois, il tenait bien son ennemi. D'un pas ferme, il se dirigea vers son bureau pour régler l'embuscade dans ses moindres détails.

Suzanne, en voyant Fogel partir avec tant de hâte, avait deviné qu'il se tramait quelque chose contre son ami. Sans prendre le temps de jeter un manteau sur ses épaules, elle se précipita chez lui :

— Mon chéri, je t'en supplie, ne pars pas ce soir. Tu vas

tomber dans un piège. Aie confiance en moi. Une fois. Une seule fois. Sinon tu seras à nouveau arrêté et torturé.

Elle sanglotait. Mike eut l'air de ne pas s'en apercevoir. Il ne lui répondit pas, mais s'adressa à son boy nègre, celui-là même qu'il avait soigné à son arrivée et qui lui était devenu corps et âme.

— Allons, John, viens. Il est temps de partir.

— Mike, reste. Prends l'avion avec moi. Je m'en vais demain.

Davis ne l'entendit pas. Déjà il était dans la rue. Avant d'aller plus loin, il jeta un coup d'œil à droite et à gauche. Tout était trop calme. Mike frissonna. La lune était entourée d'un halo et il lui sembla y voir un mauvais présage. Cependant, il n'était plus temps de reculer. Au loin, il entendait le

— Comment voulez-vous que j'ai confiance en vous puis-que je sais que vous l'aimez ?

Pour toute réponse, Suzanne, à bout de résistance, se mit à pleurer. Martingale haussa les épaules. Il marmonna entre ses dents :

— Dire que j'oublie toujours que ce qu'il y a de plus dangereux chez une femme complètement dépravée, c'est l'immense réserve de sentiments honnêtes qu'elle porte en elle ! Puis, s'adressant à la petite Française, il continua :

— Allons, venez.

Quelques minutes plus tard, ils étaient tous deux au bureau de la police. Depuis une heure déjà, Mike Davis, les pieds et les mains enchaînés, était méthodiquement flagellé par Fogel qui, pour la circonstance, avait revêtu la fameuse tunique bleue. Martingale, en voyant ce spectacle, eut un haut-le-cœur. Détournant la tête, il déclara d'une voix résolue :

— Fogel, je veux que M. Davis soit relâché sur-le-champ.

— Je ne le relâcherai que lorsque j'en aurai terminé avec lui, répliqua le commandant.

— Je veux qu'on le relâche, répéta Martingale. Si vous n'obéissez pas d'ici cinq minutes, je raconterai une certaine histoire partout : celle d'une vulgaire entraîneuse du Cap qui affola et subjuga si bien le commandant Paul Fogel qu'il lui proposa de l'épouser ; mais elle refusa.

Fogel, de rage, laissa tomber son fouet. Il avait envie de se ruer sur Martingale, qu'il détestait à présent autant, sinon plus, que Mike Davis. Il eut encore le sang-froid de protester :

— Vous mentez. Je m'en serais aperçu.

— Non, mon cher ami. Vous êtes beaucoup moins fin psychologue que vous ne le pensez. Et puis cela suffit. Délivrez Davis et allez ensuite retrouver M^{lle} Renaud, qui vous attend dans votre bureau. Ah ! un dernier avertissement, je vous signale qu'elle est amoureuse de Mike.

Fogel ne répondit pas. Il serra convulsivement les mâchoires et se dirigea à grandes enjambées vers son bureau.

Suzanne était là, tremblante de peur et d'impatience. En voyant son pauvre air de chien battu, Fogel se sentit à demi vengé. Jouant les parfaits hommes du monde, il lui lança d'un ton désinvolte :

— Mademoiselle Renaud, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Je sais que Mike Davis est entre vos mains. Cela ne vous servira à rien de le torturer : il ne vous dira jamais où sont les diamants. Tandis que moi, je suis sûre que j'arriverai à le faire parler.

— Voudriez-vous me faire croire que là où j'ai échoué une sale petite catin, qui a traîné dans tous les ports du monde, pourrait réussir ?

Les injures n'atteignaient plus Suzanne, qui répéta d'un ton suppliant :

— Je vous conjure de le laisser partir ce soir.

— Pour quelle raison ?

— Parce que si vous refusez, répliqua la jeune femme en scandant les mots, je raconterai à tout le monde que vous voulez m'épouser.

Fogel eut l'air de s'incliner devant cet argument-massue. Prenant le téléphone, il commanda de relâcher Mike Davis.

Suzanne, sans plus attendre, rentra chez elle. Dès que le jour se leva, elle alla en toute hâte retrouver Mike. Le fidèle John posait des compresses sur les dos meurtri du malheureux garçon.

— Mike, mon Mike, enfin tu es là,

— Montez tout de suite, ordonna Mike à Fogel.



— Laisse-moi y aller... supplia Suzanne.

bruit caractéristique d'un moteur de half-track. L'auto s'arrêta. Thompson se pencha et dit :

— Tout va bien. Montez.

— Non, pas cette nuit. Je vous ferai

signe quand je serai prêt.

Un coup de sifflet déchira l'obscurité. Des policiers jaillirent de partout. Ils cernèrent Mike et le firent prisonnier en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Le nègre, heureusement, était resté dans l'ombre. Et ce fut lui qui raconta à Suzanne ce qui s'était passé, quand elle vint dans la rue, alertée par le coup de sifflet.

Toutes les craintes de la jeune femme s'étaient donc, hélas ! réalisées. Une seule personne pouvait lui être de quelque secours, c'était Martingale. S'il n'intervenait pas, c'en était fait de Davis. Voilà ce que se répétait Suzanne tandis qu'elle courait comme une folle à travers Diamanstad endormie. Enfin, elle atteignit la demeure du directeur de la Société coloniale Diamantifère. Elle gravit les escaliers quatre à quatre ouvrit la porte et cria de toutes ses forces :

— Il faut empêcher le commandant Fogel de torturer Mike Davis.

Puis elle s'écroula dans un fauteuil, à bout de souffle.

Martingale, le sourire aux lèvres, l'œil narquois, la considéra un long moment sans rien dire. Il ne reconnaissait plus en cette humble suppliante la jeune entraîneuse qui avait essayé de « l'avoir » à Capetown. Ah ! l'amour est un sentiment bien étrange...

— Ma chère enfant, fit enfin Martingale, je sais ce qui s'est passé. Dans ce cas particulier, il faut avouer que l'intervention de Fogel me semble justifiée.

— Justifiée ? Mais non. On n'a aucun reproche précis à adresser à Mike Davis, protesta la jeune femme hors d'elle. On l'a arrêté dans la rue. Et puis si votre Fogel le tue, à quoi cela vous avancera-t-il ? Cela ne vous donnera pas vos diamants ! Je vous en supplie, monsieur Martingale, intervenez ce soir. Demain, je vous dirai où est le fameux trésor.



murmura la Française en s'agenouillant auprès du blessé.

Le jeune homme, tournant la tête, dit seulement :

— Pourquoi m'ont-ils laissé partir ? Pourquoi ? Je n'arrive pas à comprendre la raison de cette soudaine clémence. Comment ont-ils pu savoir que toutes leurs tortures ne serviraient à rien ?

— Je t'en supplie, mon chéri, ne cherche pas à comprendre.

Rien ne m'empêchera d'aller chercher ce que je suis venu reprendre, rien ! s'obstinait le blessé.

Il ne fallait surtout pas le contrarier. Entrant dans son jeu, Suzanne lui murmura à voix basse :

— Laisse-moi y aller à ta place. John me conduira et je suis certaine que nous nous en tirerons très bien.

— Ne fais pas cette folie. Si jamais ils te prennent...

— Pour que tu vives, Mike, qu'importe ma vie à moi...

Elle l'embrassa une dernière fois avant de partir. Il était entendu qu'elle reviendrait le soir même chercher les dernières instructions.

Après le départ de Suzanne, Mike se préparait à dormir lorsqu'il reçut la visite du D^r Hunter. Ce dernier ausculta patiemment le blessé et déclara finalement :

— Il n'y a pas trop de mal aujourd'hui. Fogel a abandonné la partie bien vite.

— C'est justement ce qui m'étonne, répondit Mike.

— Pourquoi n'en demandez-vous pas la raison à M^{lle} Renaud ?

— C'est ce que j'ai fait.

— Et... elle ne vous a rien dit ?

— Que voulez-vous insinuer ? Faites attention à vos paroles, docteur Hunter. M^{lle} Renaud est prête à m'aider en allant chercher les diamants à ma place.

— Dans ce cas, vous devez comprendre pourquoi ils vous ont relâché. Ils veulent les diamants et ils pensent qu'une femme de l'espèce de M^{lle} Renaud saura s'y prendre avec vous !

— Espèce de... commença Mike, hors de lui. Il ne voulait pas croire à la duplicité de Suzanne. Puis, soudain, il comprit que Hunter avait raison. Il laissa retomber la main qu'il avait levée sur le médecin. Il était très calme quand il demanda :

— Comment suis-je ? Vais-je bien ?

— Fogel n'a pas été aussi dur que d'habitude et votre carcasse est bien solide. Ce soir vous pourriez être sur pied.

— Merci, docteur. Faites de votre mieux pour que, à la nuit tombée, je sois complètement remis. Il faut que j'agisse vite pour les devancer.

Toute la journée, Mike prépara son expédition en secret sans en parler à quiconque. Lorsque Suzanne revint chez lui après le dîner, il continua à jouer son rôle de grand blessé. Et pour qu'elle n'éprouvât aucun doute, il traça lui-même sur un morceau de papier un plan fictif de lieux.

— Maintenant, regagne ta chambre et fais attention que personne ne voie ce document.

Suzanne embrassa Mike avec une tendresse d'autant plus grande qu'elle allait commettre une trahison. Elle aurait voulu s'en excuser par avance. Mais c'était le seul moyen de sauver Mike de la mort !

Sous la menace du revolver de Davis, Fogel donnait ordre aux patrouilles de quitter le secteur.

A peine eut-elle franchi le seuil de la porte que Mike, bondissant hors de son lit, alla regarder par la fenêtre. Il vit nettement la jeune femme se diriger vers le poste de police. Sans vouloir s'avouer sa déception, il commença à s'habiller.

Fogel non plus ne perdait pas son temps. Aussitôt en possession du plan remis par Suzanne, il avait demandé une voiture puis donné des ordres pour que l'on gardât M^{lle} Renaud à vue pendant son absence. On verrait ce qu'on ferait d'elle quand il reviendrait !

La voiture où Fogel avait pris place à côté de l'un de ses lieutenants roulait depuis dix minutes environ lorsque le conducteur aperçut un corps allongé au travers de la route. Le véhicule stoppa et Fogel descendit pour voir quel était le fou qui n'avait rien trouvé de mieux que de passer la nuit à cet endroit. Mal lui en prit, car le gisant, qui n'était autre que Mike Davis, se redressa, décocha un direct dans la mâchoire du commandant puis, plus vif que l'éclair, saisit le lieutenant à bras-le-corps et s'en fit un bouclier. Ce fut lui qu'atteignit la balle de Fogel. Tandis que le lieutenant s'affaissait, Davis lui prit son revolver qu'il braqua sur son



ennemi, après avoir, d'un coup de pied, fait sauter le sien de sa main.

— Montez. Et tout de suite, ordonna Mike.

L'autre obéit, ne pouvant faire autrement. Et le voyage commença. Au poste de contrôle, Fogel fut bien obligé de demander la laissez-passer habituel.

A présent, ils avaient atteint le désert. La tempête s'était levée. Des tourbillons de poussière voltigeaient, gênant la visibilité. Le moment était venu pour Mike de s'assurer complètement de la victoire. Il passa le micro à son compagnon involontaire :

— Donnez l'ordre à toutes vos patrouilles de quitter ce secteur et de n'y pas revenir avant votre retour.

La pression froide d'un canon de revolver sur sa nuque était un argument contre lequel Fogel ne pouvait pas se défendre. Il communiqua donc les instructions. Après quoi, Mike arracha la connexion : ils étaient maintenant coupés du reste du monde !

Ils franchirent encore cinq cents mètres en silence. Brusquement Mike freina et il commanda à Fogel de descendre. C'était



l'endroit que Davis avait choisi pour régler son compte avec le commandant de la police. Il ne se servirait pas de son revolver, mais combattait avec ses mains nues. Il y avait trop longtemps qu'il avait envie de sentir les os de Fogel craquer sous ses poings.

Et ce fut la mêlée entre les deux hommes. Les coups tombaient de part et d'autre, sourds, réguliers, implacables. Le sang coulait. L'issue était incertaine, lorsque Fogel, profitant d'un instant d'inattention de son adversaire, le saisit, le balança par-dessus son épaule et le lança à terre. Puis, appuyant de toutes ses forces son genou sur son dos, il lui enfonce la tête dans le sable, l'étouffant, le frappant. Mike râla : il avait les oreilles, les yeux, le nez remplis de sable. Sans doute allait-il mourir. Fogel encore une fois était le vainqueur. Il grimpa dans la voiture, mit en marche et roula vers le corps aveugle, étendu sur le sol.

A la dernière seconde, Davis rouvrit les yeux et vit les roues du véhicule qui allait le broyer. Toute sa lucidité lui revint. Il se tassa sur lui-même, recroquevilla bras et jambes et la voiture passa au-dessus de lui sans l'effleurer. Sauvé, il était sauvé !



Fogel décocha un violent coup de pied au D^r Hunter.

Tandis que Fogel, ayant arrêté l'autochenille, descendait pour constater le décès de Mike, celui-ci se glissa sur le côté du camion, prit une pelle de campagne qui était à l'arrière, marcha

sur Fogel, le renversa par surprise et, lui posant le pied sur le ventre, l'empêcha de se relever. Maintenant, c'était lui le plus fort !

— Non, non, supplia le policier en se couvrant le visage de ses mains.

La pelle se dressait devant lui, menaçante. Mike hésita. Allait-il assommer Fogel ? Non. Il ne voulait pas être accusé de meurtre. Il rejeta son arme improvisée, courut jusqu'à la voiture et fila sans même se retourner, laissant Fogel abandonné en plein désert.

Mike roula longtemps. Sa tête était vide. Il ne pensait plus à rien. Lorsque le jour se leva, il parvint à cet endroit fatidique dont il rêvait depuis trois ans. Tout était pareil. Il se décida à quitter son siège et à creuser la terre. Les diamants étaient toujours là. Mike Davis était riche. Il s'agissait maintenant pour lui de gagner l'Angola.

Vers midi il atteignit les fils de fer barbelés et la pancarte annonçant qu'il était parvenu à la frontière. Le soir, il échoua dans un petit bistro portugais, mort de soif et de faim. Il avala coup sur coup plusieurs rasades de whisky, puis il laissa tomber sa tête sur une table et s'endormit.

Sans doute Tony, ce type que Davis

avait rencontré à Diamanstad, parlait-il depuis longtemps déjà de sa voix monocorde, lorsque Mike s'éveilla enfin. Ce fut un nom qui le fit tressaillir :

— C'est tout de même dommage qu'une aussi jolie fille que M^{lle} Renaud risque d'être pendue...

— Pendue ? Que dis-tu ?

Mike Davis s'était relevé. Avec ses yeux qui brillaient de fièvre dans son visage mal rasé, il avait l'air vraiment féroce.

Tony jugea plus prudent de s'expliquer :

— Calmez-vous, monsieur Davis, et écoutez-moi. Votre ami Fogel a pu réussir, on ne sait par quel miracle, à regagner Diamanstad. À peine arrivé, il a fait venir le D^r Hunter dans son bureau. Il a convoqué en même temps M^{lle} Renaud et, d'après ce qu'on m'a raconté, il l'a cravachée sauvagement sous les yeux du brave médecin horrifié. Celui-ci s'est interposé et Fogel, devenu fou furieux, l'a abattu sans hésiter. Puis il a appelé ses hommes et a accusé la malheureuse fille de l'assassinat du docteur. Incapable de se justifier, elle n'a pu que se laisser conduire en prison.

Tandis que Tony parlait, Mike arpentait nerveusement la terrasse. Pour faire diversion à sa colère, il renversa les fauteuils d'osier, envoya des coups de pied aux tables et rugit de terribles menaces. Enfin il se calma : il venait de prendre une décision. Il irait à Diamanstad. Tant pis s'il risquait sa vie.

En vérité, Martingale s'attendait un peu à cette venue. Aussi, quand Mike, deux jours plus tard, s'introduisit subrepticement dans son bureau, n'en parut-il ni surpris, ni effrayé. Sans paraître remarquer le revolver que l'intrus tenait dans sa main, il lui déclara avec sa désinvolture habituelle.

— Pour nous éviter à tous deux une perte de temps considérable, je préfère vous dire tout de suite que votre proposition est inacceptable.

— Qu'en savez-vous, puisque je ne l'ai pas encore formulée.

— Je la devine aisément : vous avez les diamants et vous voulez la fille en plus. Vous êtes un peu trop gourmand, mon jeune ami.

— Non, Martingale, ce n'est pas tout à fait cela. Je vous offre un échange : les diamants contre la fille.

— Votre offre est tentante, bien sûr, répliqua Martingale, songeur. Ainsi je passerais pour un grand homme aux yeux de la compagnie et ça ennuierait Fogel... Malheureusement, il y a la loi.

— Je me charge de la loi, coupa Davis. J'ai bien étudié mon plan. Vous ne risquez rien. Mettez une feuille de papier sur votre machine et faites venir Fogel.

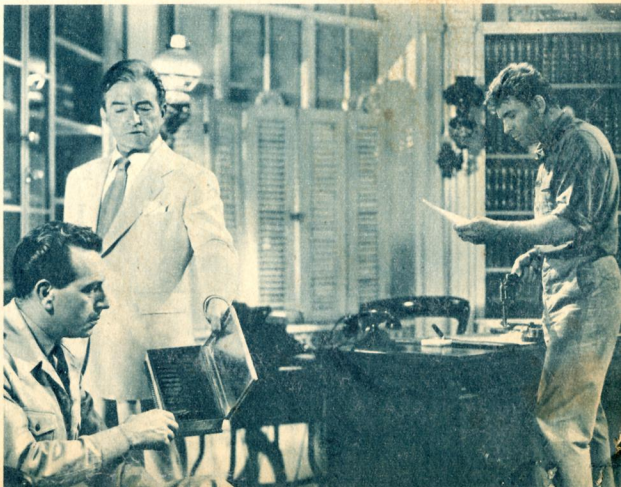
Une lueur de malice s'alluma dans le regard de Martingale.

— Cela va être très amusant, dit-il en se frottant les mains.

Il prit le récepteur téléphonique que Mike lui tendait. Il demanda à Fogel de le rejoindre dans son bureau de toute urgence tandis que Davis allait se cacher dans un cabinet voisin dont il laissa la porte prudemment entr'ouverte.

— Mon cher Fogel, excusez-moi de vous déranger en pleine nuit, mais ce que j'ai à vous dire est assez urgent, fit mielleusement Martingale lorsque le commandant entra. Voyez-vous, nous sommes tous deux responsables de la perte des diamants. Donc, bien que nous

— Tenez, Paul, remettez-vous et fumez... conseilla Martingale.



détestant mutuellement, nous sommes obligés de nous protéger. Signez donc ce papier que je vais vous lire: « M^{lle} Renaud est innocente du meurtre du D^r Francis Hunter et doit être relâchée sur le champ. Signé: Paul Fogel. Contre-signé: Fred Martingale. » Il n'y manque que nos signatures.

— Si c'est une plaisanterie, l'humour m'en échappe, ricana Fogel.

Ce ne fut pas Martingale qui lui fournit l'explication, mais Mike Davis qui avait jugé le moment opportun d'intervenir et qui apparaissait, le menaçant de son revolver:

— Signez, Fogel. Et vous, Martingale, vous contre-signerez comme témoin. Après quoi, vous nous délivrerez également un laissez-passer et je vous enverrai les diamants.

— Je ne signerai pas... je ne signerai pas, protesta le commandant. Suzanne Renaud sera pendue.

Un bruit sec résonna dans le bureau: Mike venait d'ôter le cran d'arrêt à son revolver. Il allait tirer. Fogel comprit que, cette fois encore, il n'était pas le plus fort. Il prit son stylo et apposa sa signature au bas du document:

— Voilà, dit-il froidement, mais cela ne vous mènera pas loin. Où que vous soyez, je vous retrouverai tous deux.

— Comment nous retrouverez-vous? Si ce n'est pas M^{lle} Renaud qui a tué le D^r Hunter, ce ne peut être que vous. Vous venez d'avouer que vous étiez un assassin!

Martingale suivait la conversation sans intervenir. Au fond, cette histoire ne le concernait plus à présent. Cependant, il se rappela soudain qu'il avait encore un petit bout de rôle à jouer. Ouvrant une boîte de cigares qui traînait sur la table, il la tendit à Fogel:

— Tenez, Paul, remettez-vous et fumez donc.

Or le coffret ne contenait pas des Havanes rangés les uns contre les autres, mais un splendide revolver. Le policier le prit et tira sur Mike Davis. Il n'avait même pas visé.

Mike, qui avait suivi attentivement la scène entre les deux hommes, s'était attendu à ce geste. Devançant Fogel, ce fut lui qui l'abattit d'une balle en plein cœur. Cependant, il avait été blessé, de son côté, par une balle qui lui avait fracassé la clavicle. De souffrance, il garda les yeux clos pendant quelques secondes. Lorsqu'il les rouvrit, il vit que Fogel était bien mort.

— Je l'ai tué, appelez la police, allez-y.

— Vous ne vous souvenez donc plus que nous avons conclu un marché tout à l'heure. Il tient toujours, car, moi, je veux mes diamants... Le meurtre du commandant ne sera pas trop difficile à expliquer. Voici ce que je dirai aux jurés: « Le commandant Fogel a avoué par écrit

qu'il était l'assassin du D^r Hunter. Après cette confession, il m'a prié de lui donner un revolver et de le laisser seul pendant quelques instants. J'ai accédé à sa requête. Alors, brusquement, il a essayé de reprendre son aveu écrit. Heureusement, j'avais, moi aussi, un revolver. Je me méfiais de lui, car je le soupçonnais depuis longtemps de ne pas être un homme d'honneur. » Au fond, conclut Martingale, nous ne pouvions plus continuer à travailler côte à côte. Dans un sens, c'était pourtant un garçon remarquable. Une brute, mais remarquable.

Le lendemain, sur le pont du bateau qui allait quitter Diamanstad, Mike Davis était seul. Soudain, il entendit qu'on marchait près de lui. Il se retourna: Suzanne était là, plus belle que jamais. Il n'eut pas le courage de la rejeter à nouveau de son existence. Que lui importait son passé trouble? N'étaient-ils pas tous deux des aventuriers?

Leurs lèvres étaient trop près pour ne pas se joindre.

Sur le quai, quelqu'un agita un mouchoir en guise d'adieu. C'était Martingale qui surveillait la scène d'un œil narquois. Ce bonheur, c'était son œuvre à lui. S'il n'avait pas amené cette petite entraîneuse sans le sou à Diamanstad, il n'aurait pas ce couple de gens heureux devant lui. Mais il éprouvait malgré tout un petit remords. Sa conduite n'avait pas été très jolie. Pas plus vis-à-vis de Fogel et de Mike que de Suzanne.

De Fogel, il s'en moquait, ce n'était pas un homme du monde. Mais les amants l'attendrissaient. Il sortit de sa poche un petit paquet et cria:

— Bonjour, vous deux! J'ai oublié de vous faire mon cadeau de noces. Tenez, acceptez ces diamants: ce sont les vôtres et ils vous porteront chance.

D'une main habile, il lança sur le pont, enveloppés dans une fine pochette de soie, trois gros diamants prélevés sur le lot que Mike, fidèle à sa parole, lui avait remis en échange de la liberté de Suzanne.

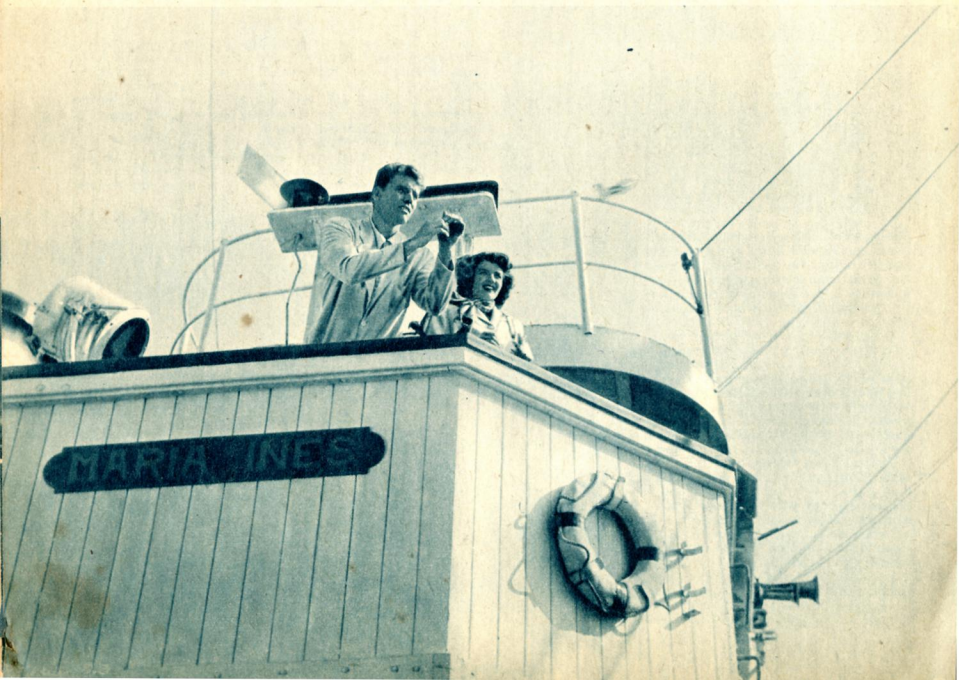
Mike et Suzanne rayonnèrent de joie. Ils étaient réunis et ils étaient riches.

Lorsque le navire eut gagné la haute mer, le couple, souriant à l'avenir, regardait encore avec tendresse le rivage de Diamanstad qui disparaissait à l'horizon. Ils oublièrent tous les souvenirs atroces qu'ils y avaient laissés. Ils se rappelaient seulement que c'était là qu'ils s'étaient rencontrés grâce à

Martingale devenu, dans leur esprit, le meilleur des hommes. Car telle est la nature humaine...

FIN

Sur le pont du bateau, Mike et Suzanne rayonnaient de joie.



Je n'ai qu'un regret

c'est de n'avoir pas connu
plus tôt l'École Universelle

écrivait des centaines d'élèves enthousiastes, rendant ainsi hommage au prestigieux enseignement par correspondance de la plus importante école du monde, qui permet de faire chez soi, brillamment, à peu de frais, les études les plus variées, d'obtenir en un temps record tous diplômes ou situations.

Milliers d'inégalables succès.
Demandez l'envoi gratuit de la brochure qui vous intéresse :

- Br. 20.281. Toutes les classes, tous les examens ; Second degré, de la 6^e aux classes de Lettres Sup. et de Math. sup., Baccalauréats, B. E. P. C., Bourses, entrée en Sixième... Premier degré, de la section préparatoire (classe de 11^e) aux classes de fin d'études et aux Cours complémentaires, C. E. P., Brevets, C. A. P. ; classes des Collèges techniques, Brevet d'ense. industriel et commercial, Bac. techn.
- Br. 20.280. Enseignement supérieur : Droit (Licence et Capacité) ; Sciences (P. C. N., S. P. C. N., M. P. C.) ; Lettres (Préparatoire et tous certificats), Bourses de Licence, Professeurs (Lettres, Sciences, Langues, Prof. pratiques), Inspection primaire.
- Br. 20.286. Grandes Ecoles spéciales.
- Br. 20.297. Fonctions publiques, E. N. A.
- Br. 20.291. Les emplois réservés.
- Br. 20.295. Industr., Trav. publ., C. A. P.
- Br. 20.282. Carrières de l'Agriculture.
- Br. 20.296. Compt., Sténo-Dact., C. A. P.
- Br. 20.287. Orth., Réd., Calcul, Écrit.
- Br. 20.292. Anglès, Allem., Esp., Ital.
- Br. 20.293. Mar. milit., Mar. Mercant.
- Br. 20.296. Aviation, Indust. aéronaut.
- Br. 20.288. Radio ; Diplômes offic. ind.
- Br. 20.293. Dessin, Peinture, Gravure.
- Br. 20.284. Solf., Piano, Violon, Harm.
- Br. 20.289. Photo.
- Br. 20.294. Couture, Coupe, Mode, Ling.
- Br. 20.299. Coiffure et soins de beauté.
- Br. 20.285. Secrétariats, Journalisme.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements ; n'hésitez pas à nous demander conseils gratuits et aide efficace pour toutes études et carrières.

ÉCOLE UNIVERSELLE
TOM. 59, Bd Eximien - NICE, Chemin de Fabron - TOULON, 11, Jules-Ferry

vente publicitaire

LES
INTERMÉDIAIRES
Nous donnons
à nos 300 premiers
lecteurs
LE VÉRITABLE
CARILLON
WESTMINSTER
ébénisterie
chêne massif,
de grande
taille sculptée dans
le bois de
noir, mouvement
de haute précision
Garanti 5 ans
Somme de l'Abbey de Westminster
annuel tous les jours.
au prix
exceptionnel de **7.500 fr.**
ou lieu de 12.500 fr
Bénéficiés de nous, répliquent pendant les
heures, les dimanches, se remanent tous les 13 j.
Valeur 11.500 fr
au prix
exceptionnel de **6.500 fr.**
Livraisons dans l'ordre des commandes
Pour bénéficier de ces prix de faveur, intéressez
l'acheteur auprès de lui-même, votre commande
accompagnée de la présente annonce à la
SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, Rue Tolévaie - PARIS-10
252

GRANDIR
Gagner 5, 10, 15 cm. et plus
grâce aux soins
scientifiques.
Augmentation de la science moderne.
Méthode d'entraînement par
Gronz et fort avec système F. V. - Réalité
multinationnelle. Résultats garantis. Investir
modeste. Envoyez 760 fr ou demandez
l'illustration illustrée gratuite. Diagnostics
OLYMPIC 2, Bd Victor Hugo, 19, Nice.

NUMÉROS DÉJÀ PARUS :

Les numéros de MON FILM manquant dans ces deux colonnes sont épuisés.

Numéros à 8 francs.

- 59 - Contre-Enquête.
- 60 - Le Ciel peut attendre.
- 63 - 13 rue Madeleine.
- 65 - Les doubles émigrés.
- 66 - Rendez-vous à Paris.
- 68 - Une Femme dangereuse.

Numéros à 10 francs.

- 79 - La duchesse des bas-fonds.
- 82 - Révolte à bord.
- 83 - Café du Cadran.
- 84 - Humoresque.
- 85 - Par la fenêtre.
- 87 - Johnny Apple.
- 89 - Le crime de M^{me} Leston.
- 92 - La blonde incendiaire.
- 106 - Erreur judiciaire.
- 107 - Les flics chercha son destin.
- 102 - Renégat.
- 103 - L'étal.
- 105 - Soudi.
- 107 - L'événement.
- 108 - Les Frères Bouquiquant.
- 112 - Shanghai.
- 113 - L'aventure comque d'ain.
- 114 - Les condamnés.
- 115 - Les voyages de Sullivan.
- 117 - L'impécable Henri.
- 119 - Les anneaux d'or.
- 120 - Lettre d'une Inconnue.
- 121 - Les amoureux sont seuls au monde.
- 122 - Le secret derrière la porte.
- 123 - Carrefour des passagers.
- 124 - Les dragons de la nuit.
- 125 - La Révolte.
- 126 - Le Charlatan.
- 127 - Mâtier de fous.
- 128 - Ne dites jamais " adieu ! ".
- 129 - Correspondant 17.
- 130 - La Nuit blanche.

Numéros à 12 francs.

- 132 - Deux amours.
- 133 - Le Carrefour de la mort.
- 135 - Ils étaient tous mes fils.
- 136 - Le Diablot blanc.
- 137 - Depuis ton départ.
- 139 - Les Dieux du Dimanche.
- 140 - Suprême avert.
- 141 - La Sire crôle.
- 142 - Le droit de l'enfant.
- 143 - D'homme à homme.
- 144 - Le mur des témoins.
- 145 - Femme ou maîtresse.
- 146 - Colonel Durand.
- 147 - Le pays de Dauphin vert *
- 148 - La voix du rêve.
- 149 - « Pattes blanches ».
- 150 - Aventures en Irlande.
- 151 - Prisonniers du destin.
- 152 - Étranges vacances.
- 153 - Ambre.
- 154 - Cinq talipes rouges.
- 155 - Nuit de décembre.
- 156 - Olivier Twist.
- 157 - Le val de l'ombre.
- 158 - Une femme par jour.
- 159 - Jo la Romance.
- 160 - Ces Dames aux cheveux verts.

VOTRE HOROSCOPE
Étude sérieuse-inimitable, précision étonnante. PÉRIODES de GHANGE pour 3 ans. Env. date naissance, envel. timbrée ay. adresse et 50 fr. à SCIENTIA (Serv. X), 44, rue Lafitte, Paris (IX^e).

TALISMANS
DORÉS A L'OR FIN-Indiq. date nais. : 100 fr. Avec bracelet doré : 250 et 395 fr. Avec bracelet touré : 395 et 595 fr. Avec chaîne dorée : 250 fr. Plaquette or : 525 fr. Env. c. remb. 95 fr. Catal. : 28 fr. M. Béard, St-CLOUD-Paris (S.-et-O.).

COURS & LEÇONS
Vous-êtes-vous une belle situation ? Apprenez 4 mois l'ANGLAIS, l'ALLEMAND par correspondance. COURS SIMPLEX, LA FONTAINE, ANTIÈRES (A.-M.). Notice et leçon gratuites - 40 fr.

POUR TOUTE LA PUBLICITÉ
s'adresser à :
**Agence de Diffusion
et de Publicité**
1, rue des Italiens, PARIS
Tél. : PROVENÇ 74-54.

TOUTES
les
VEGETES
du
CINÉMA
Américain
CHEZ VOUS !

POUR répondre au désir exprimé par de nombreux lecteurs et lectrices, nous avons pu, à leur intention, faire venir d'Hollywood des collections de photos 13-18 des grandes vedettes américaines, hommes et femmes, dont nous publions ci-dessous la liste :

- | | |
|---------------------|----------------------|
| HOMMES | Gloria de Haven. |
| Humphrey Bogart. | Jane Haver. |
| Joseph Cotten. | Andrea King. |
| Cary Grant. | Peggy Knudsen. |
| Robert Montgomery. | Pat Kirkwood. |
| | Mary Kay. |
| | Ida Lupino. |
| FEMMES | Dorothy Malóne. |
| Mary Anderson. | Lynn Merrick. |
| Leslie Brooks. | Merle Oberon. |
| Marguerite Chapman. | Janis Paige. |
| Chy Charisse. | Beverly Tyler. |
| Suzy Crandal. | Maria Victoria (2). |
| Rhonda Fleming (2). | Esther Williams (2). |

Nous pouvons vous expédier ces photos aux conditions suivantes :

- A NOS BUREAUX :
- 1 photo..... 30 fr.
 - 6 photos..... 150 fr.
- PAR POSTE :
- 1 photo..... 50 fr.
 - 6 photos..... 200 fr.

Envoi contre chèque ou mandat postal à :
MON FILM
5, boulevard des Italiens, PARIS (2^e).
(Chèques postaux : PARIS 5492-99.)
Pas d'envoi contre remboursement.

PROFITEZ RAPIDEMENT
DE CETTE OFFRE.
CAR NOTRE STOCK EST LIMITÉ !

15^{frs.}

Louis Jourdan
(photo MARCOURT)

MON
FILM